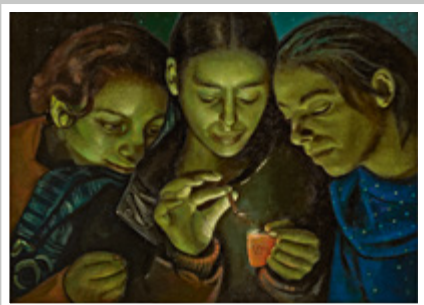


Clair-obscur

LIVRET DE VISITE

FR



Bourse
de Commerce
Pinault
Collection

Bienvenue à la Bourse de Commerce — Pinault Collection, musée où s'expose la collection constituée par François Pinault depuis plus de cinquante ans. Vous êtes invités à découvrir un point de vue singulier et engagé sur l'art des années 1960 à nos jours.

Au cœur de Paris, ce bâtiment circulaire, témoin de cinq siècles d'architecture, connaît aujourd'hui une nouvelle vie. Revivifié par l'architecte Tadao Ando, il instaure un dialogue entre le patrimoine et la création contemporaine, entre la Collection et le visiteur.

« Avec ce musée,
au cœur de Paris,
je veux partager
ma passion pour
l'art de mon temps. »

François Pinault



Ce livret est fabriqué en papier recyclé. En le déposant dans l'urne de sortie, il pourra être recyclé ou réutilisé dans une logique d'usage circulaire écoresponsable. Merci !

Clair-obscur



L'exposition « Clair-obscur » métamorphose les espaces de la Bourse de Commerce en un paysage crépusculaire où une centaine d'œuvres d'artistes de la Collection Pinault se dévoilent dans un jeu d'ombres et de lumières. L'exposition emprunte son titre au fameux *chiaroscuro* qui s'invite dans la peinture depuis le 16^e siècle, à l'image de l'œuvre du peintre Caravage qui en intensifie l'usage.

L'influence de cette sensibilité picturale se fait sentir tout au long du parcours d'exposition guidant les visiteurs des sections « Nocturne », au sous-sol du musée, à « Incandescence », dans la dernière galerie du deuxième étage. Elle se révèle dans la palette sourde des toiles énigmatiques et mélancoliques de Victor Man, dans la poétique des vidéos de Bill Viola qui s'inspire des maîtres anciens ou encore dans la chapelle hallucinée de Sigmar Polke. Philippe Parreno revisite quant à lui les peintures noires de Francisco de Goya à la flamme de la bougie, rappelant combien ce cycle alchimiste a ouvert les vannes de la sensibilité moderne. Dans les vingt-quatre vitrines du Passage, Laura Lamiel dépose des œuvres tentant de donner forme à ce qui est invisible ou volatile, par l'usage de la lumière comme pinceau. Sous le dôme zénithal de la Rotonde, l'œuvre *Camata* de Pierre Huyghe figure un rituel métaphysique invitant à une méditation où la place de l'humain dans l'univers, de la nuit au jour, de l'ombre à la lumière, de la terre au ciel, se rejoue sans cesse.

Le clair-obscur apparaît ainsi comme un langage visuel et symbolique renouvelé, un ressort narratif, un principe philosophique. Il exprime à la fois la matérialité de la lumière et les zones d'ombre de l'inconscient.



Saodat Ismailova, *Melted into the Sun*, 2024. Vidéo HD monocanal, couleur, son 5.1. 35 min. Commande et produit par Fondazione In Between Art Film, coproduit par Batalha Centro de Cinema. Pinault Collection. Courtesy de l'artiste



Le sous-sol de la Bourse de Commerce se transforme en une grotte qui invite à plonger dans son obscurité, pour découvrir des installations vidéo où le clair-obscur devient principe narratif autant que visuel.

Dans l'Auditorium, l'œuvre *Melted into the Sun* (« Fondu dans le soleil ») de l'artiste ouzbèke Saodat Ismailova (née en 1981) convoque l'héritage socio-politique et mythologique de l'Asie centrale. Elle s'appuie sur l'histoire du prophète persan et chef mystique du 8^e siècle Al-Muqanna, qui mêlait plusieurs spiritualités et appelait à la révolte contre le pouvoir central. Le passé archaïque et la modernité soviétique se juxtaposent, et la lumière divine côtoie les ténèbres nocturnes. Dans le Foyer, un second film s'articule autour de la phrase « Je vous mènerai à la gorge du Soleil », pensée comme la voix de Muqanna. Le Soleil y apparaît comme un seuil symbolique, à la lisière entre idéaux et perdition.

Dans le Studio, le film *La Quinta del Sordo* (« Domaine du Sourd ») de l'artiste français Philippe Parreno (né en 1964), redonne vie aux quatorze « Peintures noires » de Francisco de Goya. Ces œuvres sombres, semblables à des visions cauchemardesques, ont été peintes directement sur les murs, entre 1819 et 1823, alors que Goya était malade et sourd. Parreno a modélisé la maison en 3D, recréé la position originale des peintures et reconstitué l'acoustique du lieu. Oscillant entre surface et profondeur, lumière et ombre, le film propose une expérience immersive de la peinture au sein d'un espace fantôme.



Pierre Huyghe, *Camata*, 2024. Robotique alimentée par apprentissage automatique, film autogénéré, édité en temps réel par des algorithmes d'apprentissage automatique, son, capteurs. Pinault Collection. © Adapp, Paris, 2026



Pierre Huyghe (né en 1962) questionne notre relation à l'espace, au temps, à la mémoire et invente de nouveaux rituels, au sein desquels le réel sert de point de départ pour sonder notre imaginaire.

C'est dans l'immensité aride du désert d'Atacama au Chili, là où les observatoires astronomiques les plus sophistiqués étudient les planètes situées en dehors du système solaire et les possibles formes de vie qui peuvent s'y manifester, que Pierre Huyghe installe son atelier à ciel ouvert. Hanté par la découverte d'un corps mort sans sépulture reposant entre le sol et l'infini du cosmos, l'artiste invente un rituel à la fois archaïque et technologique, où des bras mécaniques activés par l'énergie de panneaux solaires s'animent autour du squelette en une chorégraphie lente et précise comme une autopsie. Ils manipulent avec délicatesse des sphères de verre et des amulettes accomplissant les gestes d'une cérémonie funéraire et métaphysique, invitant à une méditation sur la place de l'humain au sein d'un monde en mutation régi par la technologie, le montage du film étant sans cesse refait en direct par un algorithme d'apprentissage automatique.

Les seuils entre la vie et la mort, la réalité et la fiction, le corps et le paysage, le passé, le présent et le futur, la nuit et le jour, l'ombre et la lumière, la terre et le ciel, l'humain et le non-humain s'y rejouent sans cesse.



Sigmar Polke, *Axial Age*, 2005-2007, 9 panneaux. Élément: *Forward*, 2007 : résine artificielle, pigment sec, peinture en spray, acrylique et argile sur tissu. Pinault Collection. © The Estate of Sigmar Polke, Cologne / Adagp, Paris, 2026



Nourri d'hypnose et de psychédélisme, Sigmar Polke (1941-2010) développe dès les années 1980 une œuvre alchimiste en perpétuel devenir. Dans le cycle monumental *Axial Age* (2005-2007), l'artiste allemand fait référence au concept éponyme théorisé par le philosophe Karl Jaspers dans *Origine et le sens de l'histoire* (1949). L'auteur considère la période de l'Antiquité courant entre 800 et 200 avant notre ère comme un moment d'extraordinaire vitalité spirituelle avec des penseurs tels que Confucius, Bouddha, Zarathoustra, Élie, Homère, Héraclite ou encore Platon.

L'œuvre se compose de neuf panneaux formant un espace sacralisé, énigmatique, oscillant entre opacité et transparence, ombre et lumière, passé et présent, organicité de la matière et transcendance. Les figures et motifs qui émergent suggèrent ainsi un âge d'or perdu de l'humanité et interrogent la place du spirituel dans le monde contemporain.

Polke mêle des techniques de la peinture ancienne — grisaille, feuilles d'or et d'argent, pigments précieux comme le lapis-lazuli ou la malachite — à des matériaux modernes tels que l'acrylique, des pigments toxiques, des composants métalliques ou de la résine artificielle. Cette combinaison crée une véritable alchimie plastique, transformant l'œuvre en un organisme vivant évoluant dans le temps.

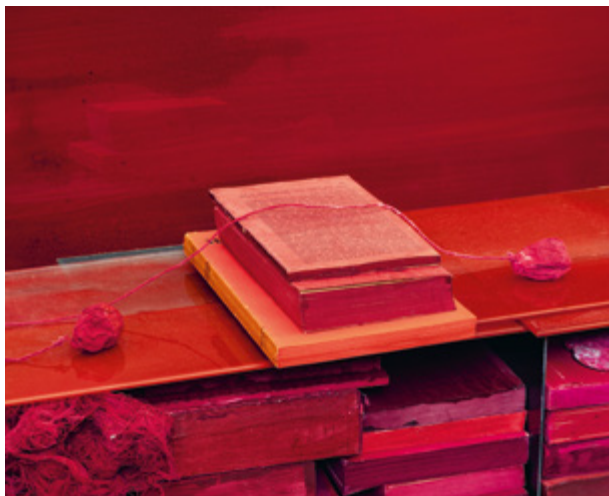


James Lee Byars, *Byars Is Elephant* (détail), 1997. Installation à base de corde et tissu doré. Pinault Collection. Vue de l'installation Hyper Space, Bruxelles, Belgique, 1997. © The Estate of James Lee Byars. Courtesy de Michael Werner Gallery, New York, Londres et Berlin. © Marie-Puck Broodthaers, Bruxelles, 1997



Figure énigmatique de la scène américaine émergeant à la fin des années 1960, James Lee Byars (1932-1997) a vécu en nomade, dans une quête d'incandescence spirituelle. L'or est sa teinte emblématique, symbole du sublime, du sacré et de la transcendance. Cette couleur rappelle le temple du Pavillon d'or à Kyoto, au Japon, pays où l'artiste résida presque dix ans et où il découvrit le bouddhisme zen, ainsi que les églises italiennes de Venise, sa ville d'adoption à partir des années 1980.

Les œuvres exposées ici composent un mausolée de lumière. Un simple clou présenté dans un écrin d'acajou possède l'aura d'une relique : une référence au supplice du Christ, mais aussi une réflexion sur notre propension à fétichiser les objets. Un cylindre couvert de feuilles d'or, *The Golden Tower* (« La Tour dorée »), fait irradier la pièce : baroque minimal, il devient un axe lumineux reliant la terre au ciel. Une sphère de 3333 roses rouges invite à méditer sur l'impermanence et la mort, une réflexion poussée à son paroxysme dans *Byars Is Elephant* (« Byars est Éléphant »), œuvre ultime conçue au Caire, en Égypte, peu avant sa mort d'un cancer. Alliant la corde en poil de chameau, matière humble, à l'or des pharaons tout-puissants, cette installation érige un tombeau métaphorique : la sublimation du corps mourant.



Vue de l'atelier de Laura Lamiel © Laura Lamiel / Adagp, Paris, 2026.
Courtesy de l'artiste. Photo: Nicolas Brasseur



Laura Lamiel (née en 1943) est une artiste française dont le travail explore la mémoire, la contrainte et les structures invisibles qui façonnent notre expérience perceptive.

Pour les vingt-quatre vitrines de la Bourse de Commerce, l'artiste réunit un corpus d'œuvres spécifiquement imaginées, où la couleur et la lumière jouent un rôle essentiel. S'y déploie un répertoire de formes sensibles, constitué d'objets hétérogènes collectés ou récupérés. D'une vitrine à l'autre, un vocabulaire de formes récurrent — chaussures d'enfants, tissus compressés, briques émaillées — crée une continuité visuelle et mémorielle, tandis que la lumière structure l'espace et module la perception.

Entre reflet, opacité et transparence, entre lumière et pénombre, les œuvres se répondent, instaurant une musicalité, une vibration poétique qui interroge notre humanité.

L'exposition, dont le titre « ça fait un bruit d'ailes, de feuilles, de sable » est tiré d'un échange dans la pièce de théâtre *En attendant Godot* (1952) de Samuel Beckett, nous plonge dans une quête métaphysique : celle de l'artiste qui s'attache à donner forme à ce qui est invisible ou évanescent — la mémoire, les émotions, les états intérieurs.

L'artiste prolonge cette quête en investissant également la Salle des machines où deux œuvres font résonner sa réflexion avec une force renouvelée.



Victor Man, *Charmer in the Season Mist of Lead*, 2019. Huile sur carton.
Pinault Collection © Victor Man © Adagp, Paris, 2026. Photo: def image



Les peintures de l'artiste roumain Victor Man (né en 1974) forment un répertoire de fables énigmatiques, de portraits mélancoliques et de vanités contemporaines. Lueurs et ombres sont rivales et complices dans ses tableaux aux accents symbolistes et surréalistes, souvent de petit format.

La peinture de Man ne cesse de faire de grands écarts entre la banalité du quotidien et la grandeur de l'universel. Ces compositions, riches en références aux maîtres anciens, jouent de forces contradictoires comme l'attraction de la peinture séductrice et la répulsion de l'obsession de la mort.

Une palette crépusculaire rend les sujets aussi étranges que touchants. Man convoque dans le présent les stéréotypes de l'histoire de l'art, notamment les gitanes, figures marginales devenues centrales dans le mythe moderne, ou la stylisation de la violence dans la peinture religieuse occidentale, directement citée dans des copies assombries qu'il réalise à partir d'œuvres de la pré-Renaissance italienne. Le présent ne saurait être coupé du passé, semble murmurer chaque tableau de Victor Man.



Yves Tanguy, *Sans Titre*, 1947. Gouache sur papier gris. Pinault Collection.
© Yves Tanguy. Adagp, Paris, 2026. Photo: Nicolas Brasseur



Dans cette galerie aux fenêtres embuées, nous assistons à la germination, l'apparition des images, dans l'œuvre de deux artistes: Yves Tanguy (1900-1955) et Pierre Huyghe (né en 1962).

L'univers chimérique de Huyghe entre en dialogue avec les paysages énigmatiques de Tanguy.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, Tanguy parcourt les plages bretonnes à marée basse; à travers des paysages désertiques et nocturnes où seule l'ombre semble donner une pesanteur à la matière, il engage son œuvre dans une rêverie vagabonde, à la limite du conscient et de l'inconscient. Ces peintures, souvent sans titre, apparaissent comme des images mentales.

En 2024, Pierre Huyghe explore cette même zone incertaine avec son œuvre en trois dimensions intitulée *Mind's Eye* (« Œil de l'esprit »). Constituée d'un assemblage de matériaux synthétiques et biologiques, son apparence est le fruit d'une interprétation des ondes cérébrales par un algorithme, matérialisant ainsi des images autrement invisibles. *Mind's Eye* figure un seuil entre l'imaginaire et le réel.

Ombres Jean Dubuffet / Alberto Giacometti
 Maria Martins / Germaine Richier



Jean Dubuffet, *Monsieur Macadam*, 1945. Pâte, oxyde de plomb, goudron et gravier sur toile. Pinault Collection. © Jean Dubuffet / Adagp, Paris, 2026.
 Photo: Nicolas Brasseur



Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, le traumatisme du conflit bouleverse profondément la pratique de nombreux artistes.

Jean Dubuffet (1901-1985), Alberto Giacometti (1901-1966), Maria Martins (1894-1973) et Germaine Richier (1902-1959), déjà actifs avant-guerre, transforment radicalement leur approche de la représentation du corps humain. C'est une autre image de l'humain qui se dessine, beaucoup plus précaire. Les personnages façonnés par Giacometti ne sont plus que des apparitions, tandis que les êtres sculptés par Richier et Martins sont souvent hybrides (*Brouillard noir*, *L'Eau*) ou des figures disloquées (*Don Quichotte*).

Dubuffet prône quant à lui une remise à zéro de la figuration: ses personnages sont grotesques, maladroitement dessinés, à la manière de ceux des enfants et des « fous ». Selon lui, les valeurs prétendument civilisationnelles ont conduit au désastre. Ses figures, faites de rebuts et de matières ordinairement exclues du champ de l'art, présentent des êtres aussi imparfaits qu'attachants. Son lumineux *Monsieur Macadam*, jaillissant d'un amas de goudron, inaugure une nouvelle période de la figuration humaine, hantée par l'ombre portée de la catastrophe.

Ombres Robert Gober / Bruce Nauman
Alina Szapocznikow / Danh Võ



Alina Szapocznikow, *Filozof*, 1965 (fonte de 2022). Bronze. Pinault Collection.
© Alina Szapocznikow / Adagp, Paris, 2026. Courtesy The Estate of Alina Szapocznikow / Piotr Stanislawski / Galerie Loevenbruck, Paris / Hauser & Wirth.
Photo: Fabrice Gousset



Dans le dernier tiers du 20^e siècle, la représentation du corps humain poursuit sa mutation. Les corps hybrides, mais encore relativement complets et identifiables de la période précédente, laissent la place à des apparitions morcelées, hétéroclites, la plupart du temps à peine reconnaissables.

Bien souvent issues de moulages du corps même des artistes ou de celui de leurs proches, ces figures disloquées parachèvent une certaine vision pessimiste de l'humanité, liée au trauma des artistes eux-mêmes: expérience des camps de concentration et du cancer chez la Polonaise Alina Szapocznikow (1926-1973), injonction à la normalité et à la performance chez Bruce Nauman (né aux États-Unis en 1941), exil et colonisation chez Danh Võ (né au Vietnam en 1975), ou hécatombe liée au sida, dans l'indifférence générale, chez Robert Gober (né aux États-Unis en 1954).

Ces figures composites ne sont cependant pas uniquement négatives: en accolant des éléments hétéroclites — féminin et masculin, humain et non humain, d'époques et de statuts divers — les artistes suturent entre elles des parties du monde en apparence isolées, apaisant notre angoisse face à un monde perçu comme fragmenté.

Brouillard Frank Bowling / Bruce Conner
Trisha Donnelly / Wolfgang Tillmans



Wolfgang Tillmans, *Lunar Landscape*, 2022. Tirage jet d'encre sur papier.
Pinault Collection © Wolfgang Tillmans. Courtesy de la Galerie Buchholz



Dans cette galerie, les corps s'effacent pour laisser place à un brouillard dense sur un horizon de ruines, à un imaginaire du désastre convoqué par les artistes.

Les œuvres de Trisha Donnelly (née aux États-Unis en 1974) sont traversées d'oscillations indécises, d'où persiste une énergie vitale, réunissant des temporalités à la fois anciennes et actuelles. En utilisant les images d'archives d'un test militaire — l'explosion sous-marine d'un récif dans le Pacifique lors d'un essai nucléaire américain en 1946 — l'Américain Bruce Conner (1933-2008) documente l'invention qui fait peser sur l'humanité la menace de sa propre destruction, dans une séquence où effroi et beauté se confondent.

À la contestation de la technologie moderne et des dévastations qu'elle engendre, soulevée par Conner, répond la carte vaporeuse de Frank Bowling (né en Guyane britannique, aujourd'hui Guyana, en 1936) : elle propose un contre-récit afro-diasporique, dans lequel la brume qui dissout les contours des territoires laisse imaginer la traversée des mers marquée par la violence de l'arrachement.

Enfin, les paysages de Wolfgang Tillmans (né en Allemagne en 1968) déploient des étendues suspendues entre pénombre et lumière. Dans la dernière œuvre, malgré le flou du tirage, la figure humaine réapparaît fugitivement. Dans ces territoires désertés, habités seulement de volutes et de mirages, une forme de sublime perdure.

Incandescence Bruce Conner /

Jean-Luc Moulène / Carol Rama / Louis Soutter /

Rosemarie Trockel / Bill Viola / Mary Wigman



Bill Viola, *Fire Woman*, 2005. Installation vidéo et sonore : projection vidéo HD couleur, quatre canaux audio avec caisson de basses (4.1). 11 min. 12 sec. Performeuse: Robin Bonaccorsi. Pinault Collection. ©Bill Viola. Photo: Kira Perov



Si l'art occidental s'est considérablement affranchi, au fil des siècles, de sa dimension sacrée, les artistes n'ont cessé en revanche d'explorer les potentialités spirituelles et existentielles de leurs œuvres.

Le vidéaste américain Bill Viola (1951-2024), hanté depuis son enfance par la question du seuil séparant la vie de la mort, a cherché dans ses films à retranscrire autant physiquement que symboliquement ces espaces limites, en convoquant une imagerie spirituelle et poétique inspirée de toute l'histoire de la peinture et du clair-obscur.

Dès le début du 20^e siècle, alors que l'avant-garde artistique s'élançait vers l'abstraction, certains artistes se réfugiaient dans l'archaïsme expressionniste des rites préhistoriques et des danses sacrales, à l'image du Suisse Louis Soutter (1871-1941) et de l'Allemande Mary Wigman (1886-1973). Cette part encore obscure de la modernité habite deux artistes considérés comme étant aux marges de l'*outsider art*: l'Italienne Carol Rama (1918-2015), dont les « bricolages » explorent dans un mélange de peinture surréaliste et d'yeux de poupée les recoins de l'inconscient; et Bruce Conner, lequel par ces assemblages hétéroclites faits d'objets trouvés, s'approche paradoxalement de l'autel.

Chacun de ces artistes, travaillant à des époques différentes et dans des contextes incomparables, active à sa manière l'incandescence de l'âme humaine, dans un monde de plus en plus terre à terre.

À Parcours de visite

De Guidant le visiteur de l'ombre à la lumière, l'exposition propose un parcours thématique qui débute au sous-sol (-2) du musée et se déploie progressivement jusqu'au deuxième étage.

Vo -2. **Nocturne**
Philippe Parreno Studio
Saodat Ismailova Auditorium – Foyer

Laura Lamiel Salle des machines



0. **Nocturne**
Pierre Huyghe Rotonde
Sigmar Polke Galerie 2
James Lee Byars

Laura Lamiel Passage

1. Victor Man Galerie 3

2. **Germination** Galerie 4
Pierre Huyghe / Yves Tanguy

Ex **Ombres** Galerie 7
Jean Dubuffet / Alberto Giacometti
Les Robert Gober / Maria Martins / Bruce Nauman
aut Germaine Richier / Alina Szapocznikow
dis Danh Võ

Le **Brouillard** Galerie 6
ave Frank Bowling / Bruce Conner
Trisha Donnelly / Wolfgang Tillmans

Incandescence Galerie 5
Bruce Conner / Jean-Luc Moulène
Carol Rama / Louis Soutter / Rosemarie Trockel
Bill Viola / Mary Wigman

Parlons d'art

Vous avez 20 minutes ?

Toutes les demi-heures, une visite Éclairage vous présente les expositions, l'histoire et l'architecture de la Bourse de Commerce.

Vous souhaitez en savoir plus ?

Les médiateurs-conférenciers viennent à votre rencontre dans les galeries pour échanger.

Consultez l'App



Deux parcours audio pour découvrir les œuvres et l'architecture autrement :



« Clair-obscur »

Laissez-vous guider par la voix des commissaires d'exposition.



Architecture et histoire

De l'hôtel particulier au musée d'art contemporain, retracez les cinq siècles d'histoire de la Bourse de Commerce.

L'art à hauteur d'enfant

Demandez nos « **Boussoles** », deux livrets d'activités pour les 6-12 ans autour de l'architecture et des expositions, disponibles au Salon.

Rendez-vous au **Mini Salon** (Niveau 2), un espace en accès libre, avec des jeux, livres et activités.

Retrouvez toute la programmation Famille dans la rubrique « Enfants » de notre site Internet.

Vous accueillir

Niveau 0

Au Salon, les équipes d'accueil vous renseignent et vous conseillent.

Pour le confort et l'accessibilité de tous, du matériel de prêt est à disposition : fauteuils roulants, sièges pliants, porte-bébés, poussettes, batteries externes, pochettes portables, loupes, boucles à induction magnétique portatives.

Une maquette tactile du bâtiment, des livrets en braille et en Facile à Lire et à Comprendre (FALC) sont en libre accès au Salon.



À la librairie, Les éditions — Bookshop, retrouvez une sélection d'ouvrages liés aux expositions, au bâtiment et à son histoire.

Niveau 3

Au Petit Salon, trouvez des assises et un point d'eau pour faire une pause, explorer l'architecture de la Bourse de Commerce et admirer sa vue sur Paris.

À La Halle aux grains — Restaurant-Café de Michel et Sébastien Bras, dégustez une cuisine inspirée par l'histoire du lieu.

Membership Pinault Collection

à partir de 39€/an

1 carte
1 collection
3 musées

Super Cercle

Gratuit pour les – de 27 ans

Un accès libre
aux musées à partir
de 16h !



Adhérer c'est Accéder librement à la
Bourse de Commerce, au Palazzo Grassi
et à la Punta della Dogana

Profiter d'événements dédiés

Partager un point de vue
sur l'art de son temps